

Maria Zambano  
Les Clairières du Bois  
P 11 a 18.

## CLAIRIÈRES

La clairière est un centre où l'on ne peut pas toujours pénétrer ; de la lisière, on la regarde, et l'apparition de quelques traces d'animaux n'aide guère à franchir ce pas. C'est un autre royaume qu'une âme habite et garde. Quelque oiseau nous prévient et nous invite à aller jusqu'au point que marquera sa voix. Et nous lui obéissons : au-delà, on ne trouve rien, rien qui ne soit un lieu intact dont on croirait qu'il s'est ouvert en ce seul instant et qu'il ne sera jamais plus ainsi. Il ne faut pas aller à sa recherche. Il ne faut pas chercher. C'est l'immédiate leçon des clairières : on ne doit ni les chercher, ni rien vouloir d'elles. Rien qui soit déterminé, préfiguré, déjà connu. Et l'analogie entre la clairière et le temple peut détourner l'attention.

Un temple, oui, mais fait par soi-même, par « Lui », par « Elle » ou par « Cela », bien que l'homme par son labeur ou son simple passage l'ait peu à peu ouvert et agrandi. L'action humaine ne compte pas, et lorsqu'elle compte, elle donne au lieu des airs de place, non de temple. Un centre dans toute sa plénitude, par cela même, parce que l'effort humain n'y paraît plus, comme on l'a voulu depuis toujours pour le temple édifié par les hommes à leur divinité, afin qu'il semble fait par elle, et que les images des dieux et des êtres surhumains soient leur empreinte même sur les éléments qui s'y conjuguent, qui jouent selon cet être divin.

• • • • • La clairière apparaît maintenant comme un miroir qui tremble, clarté palpitante où s'esquisse à peine une chose qui en même temps s'efface. Tout est suggestion, allusion, tout est oblique ; la lumière même qui se manifeste comme reflet éclaire obliquement, mais non comme un trait d'épée. Légèrement, la lumière s'incurve, entraînant le temps avec elle ; et l'on ne devra jamais oublier que la courbure de l'espace et du temps n'est pas un châtement, ou pas seulement cela, mais aussi témoignage et présence fragmentée de la rotondité de l'univers et de la vie, et que ce frisson est irisation de la lumière qui ne cesse de descendre et de se recourber en tous recoins obscurs, et par là s'insinue, car de façon directe elle ne peut sans une irrésistible violence se permettre d'y entrer, dans notre ultime réduit. Les couleurs elles-mêmes naissent pour nous rendre la lumière accessible. Et l'écharpe d'Iris, avant de briller là-haut dans les cieux, resplendit tout en bas dans l'obscurité et dans l'épaisseur des bois, créant ainsi une imprévisible clairière propice. • • • • •

Toute méthode est un « Incipit vita nova » qui aspire à se styliser. La continuité est le propre de la méthode, si bien qu'on ne saurait concevoir une méthode discontinue. Et comme la conscience est discontinue (toute méthode est du ressort de la conscience), il s'ensuit la dis-parité, la non-coïncidence entre la vie consciente et la méthode qui lui est proposée.

Toute méthode naît d'un glorieux instant de lucidité situé au-delà de la conscience et qui l'inonde. Celle-ci demeure vivifiée, éclairée, fécondée en vérité par cet instant. Si la méthode ne concerne que la connaissance objective, elle devient un instrument, logique enfin et sans remède, même si elle dépasse l'« Organon » aristotélicien. Elle sera désormais un outil disponible à toute heure. Mais ce n'est pas à toute heure que notre pensée obéit à la logique formelle, ou à quelque autre logique si matérielle qu'elle soit. La conscience se lasse, elle retombe, et la vie de l'homme, si consciente soit-elle et si éprise de la con-naissance, n'y est pas sans arrêt occupée. L'être demeure alors sans soutien, livré à tout ce qu'il porte d'autre en lui et qui, s'il a été réduit en servitude, menace de se rebeller sournoisement ou de tomber dans la simple inertie, toujours aux aguets.

Seule serait donc efficace la méthode qui prendrait en compte cette vie en définitive abandonnée de la logique, incapable de s'installer comme dans son milieu propre dans le royaume du logos accessible et disponible. Une méthode surgie d'un « Incipit vita nova » total, éveillant et investissant toutes les zones de la vie. Et plus que toutes, celles qui se tiennent cachées, asservies depuis toujours ou en train de naître. Une telle méthode ne saurait

• • • • • On court ainsi à travers les clairières, en quelque sorte comme on va de classe en classe, avec une attention avivée qui par instants, certes, retombe et même défaille, si bien qu'il s'ouvre une clairière dans la continuité de la pensée que l'on écoute : parole perdue qui ne reviendra jamais, sens d'une pensée qui s'en est allée. Et la parole aussi reste en suspens : le discours cesse quand on l'attendait le plus, quand on était au bord de sa compréhension totale. Et il n'est pas possible de revenir en arrière. Dis-continuité irrémédiable du savoir par oui-dire, image fidèle de la vie et de la pensée même, de l'attention dis-continue, de l'inachèvement de tout ce qui est sentir et s'apercevoir, et qui plus est, de toute action. Et du temps même qui passe par bonds, laissant des trous d'atemporalité dans ses ondes qui s'éteignent, en des instants pareils aux étincelles d'un incendie lointain. Il manque à ce qui arrive ce qui allait arriver, et à ce qui est advenu, ce qui se perd sans qu'on y puisse rien. Et aussi ce qui à peine entrevu ou pressenti court se cacher sans que l'on sache où, ni s'il reviendra un jour ; ce sillon à peine creusé dans l'air, ce faible frisson de feuilles, cette flèche inaperçue qui laisse néanmoins la trace de sa vérité dans la blessure qu'elle ouvre ; l'ombre de l'animal en fuite, cert' lui aussi blessé peut-être, la plume laissée par tout cela dans la clairière. Et le silence. Le tout ne conduit pas à l'interrogation classique qui ouvre la philosophie, sur « l'être des choses » ou simplement sur « l'être », mais il fait irrémédiablement jaillir de cette blessure ouverte vers le dedans, vers l'être même, non une question mais une clameur éveillée par cette chose invisible qui ne passe qu'en frôlant. « Où t'es-tu caché ?... » ? On ne va pas aux clairières, pas plus, en vérité que le bon étudiant ne va en classe, pour l'interroger.

Ainsi, celui qui, distraitemment, est un jour sorti des classes se retrouve à la fin courant les bois de clairière en clairière, par pur pressentiment, sur les traces du maître qui ne s'est jamais montré à lui : l'Unique, celui qui demande qu'on le suive pour se cacher ensuite derrière la clarté. Et à se perdre en cette quête, il peut lui arriver de découvrir dans la profondeur quelque lieu secret qui recueille l'amour blessé, toujours blessé lorsqu'il va se recueillir.